

F. Bordewijk
Palais rouge
Déclin d'un siècle

Vertaling: Kim Andringa - kim.andringa@free.fr

Oorspr. titel: *Rood Paleis* (1936).

https://www.dbnl.org/tekst/bord001rood01_01/ pp.5-13 en 40-51

LA FUMEE EST BLAFARDE

Henri Leroy.

La fumée était opaque, très aromatique. Elle ondula à peine lorsque la porte s'ouvrit. Le linge volatil pendait d'un mur à l'autre de la pièce sur des fils fins. Il ondula à peine.

Derrière, le visiteur aperçut une grande figure se construisant par aplats puis se redissipant. Elle était pâle. Il se pouvait que la fumée blafarde la faisait paraître ainsi.

Une main écarta l'insaisissable. Derrière les linceuls irritants apparut une silhouette assise à un pupitre. Le visiteur aperçut la tête puissante d'Henri Leroy.

Ils se contemplèrent avec étonnement, méfiants, le blanc, le bistre, sans cordialité. Leur salut laissait voir une camaraderie contrainte.

Ils avaient pourtant été condisciples à l'école. Mais le blanc, le pâle, trouva d'emblée les mots pour le dire.

— C'est drôle, on doit encore s'habituer. Tiens Tijs, tu t'appelles Tijs, je me souviens parfaitement bien, prends donc une cigarette.

La tête du bistre, Tijs Herdigein, était petite, avec une barbe noire, grillée sous les tropiques. Son sang s'était évaporé, le blanc de ses yeux paraissait malade, d'un jaune bileux. Sans une once de gras, il était tout en tendons coriaces. Le pâle avait une belle tête peu commune, aux cheveux d'un blond mat légèrement ondulants. Sa chevelure était ce qu'il avait de plus beau. Elle était si grande et si typique. Pas particulièrement longue, surtout pas une crinière. Son sang avait disparu, il s'était résorbé. Sous la moustache, on devinait la bouche pâle trop jolie,

trop féminine, les dents étaient trop irréprochables. La moustache trop cultivée, d'un brun de paille, luisante de brillantine. C'était la moustache du coquet, à la limite de l'esbroufeur.

Tijs Herdigein le bistro glissa une cigarette entre ses dents grises déchaussées. Henri dévisagea le visiteur, devenu un petit personnage impérieux. Jamais été une lumière à l'école, son voisin de banc durant tout le lycée, aujourd'hui encore moins, avare, mesquin, riche peut-être. Le tout très petit et insignifiant.

— Et maintenant je vais aussi me marier.

Ainsi Tijs acheva-t-il le bref récit de ses années passées dans les Indes.

— Toi, que fais-tu ?

— Comme tu vois. Je fume. Et de manière passive de surcroît, tout à fait comme une cheminée d'usine.

Il balaya quelques papiers et prospectus sur son bureau.

— Je suis activement inactif. Nous avons notamment un excellent fondé de pouvoirs ici. Je suis un élément de décor. Telle est ma tâche sur cette terre, c'est ainsi. Je relève toujours et partout du décor. Je mériterais qu'on me donne une décoration pour ça.

Il rit. Pas l'autre, à qui on avait donné une décoration.

— Les cigarettes sont là, — je ne t'en propose pas, dit Henri. Un verre ?

— Volontiers.

Il se dirigea vers une armoire dans un angle de la pièce. Il se mouvait avec lenteur. Sa silhouette était de stature et de carrure moyennes. Sa gestuelle était lente, quasi faible. Dans l'angle, la fumée grise le déroba presque au regard.

— Tu n'aères jamais ?

— Rarement. Cela te gêne ?

— Pas moi.

Ils se mirent alors à évoquer quelque souvenir d'autrefois. Pas à pas, ils tâtèrent le terrain.

Une vie peu clémente avait laissé son empreinte sur le visage du visiteur. Il donnait du répit à son dos après ses années actives, confortablement allongé dans le fauteuil en cuir près du bureau.

Henri était avachi avec veulerie dans sa chaise de bureau. Lui ne se reposait pas, il n'avait jamais travaillé, ne faisait que paresser. Lorsque le téléphone sonna, il eut un geste d'agacement.

— Vous dites ?... Je ne sais pas, je vais vous passer monsieur Helmstrijd.

Se tournant de nouveau vers Tijs, un sourire apparut sur son visage.

— Il y a encore des fous qui veulent me parler en personne. Je leur passe toujours le bureau en bas.

— Tu ne fais strictement rien ?

— A quoi bon sinon avoir du personnel et un daron ?

— Et il est d'accord avec cela ?

— Nous sauvons les apparences... Tiens, — il posa une main sur le papier — ce prospectus, je l'étudie, et ensuite, pour la forme, je donne mon avis sur de nouveaux investissements. Il semblerait que mes conseils ne soient pas toujours à côté de la plaque. Mais même dans ces cas-là, ils sont sans valeur, sans valeur aucune.

On frappa. Apercevant le visiteur, l'employé repartit. Henri ne demanda rien, l'homme trouverait ailleurs ce qu'il cherchait.

Il servit un autre verre. Ils enchaînaient les cigarettes. La fumée n'avait pas la force de s'élever. Les cigarettes charbonnaient brunâtres.

— Je fais mon propre mélange de tabac, dit Henri. Il contient un soupçon d'opium, et un peu d'essence de rose vaporisée.

LE MAL DU SIECLE

Le visiteur n'était encore que peu sympathique à Henri Leroy, mais il lui était indifférent qu'il lui soit sympathique ou non. Il se contenta de l'observer, il aimait observer les gens. Des gens, peu importe qui — vieux ou jeunes, beaux ou laids, plèbe ou noblesse.

— Tu es Tijs le noir, dit-il, je me souviens bien. Quand le duvet sur mon menton tombait encore sous les ciseaux, tu étais déjà abonné au barbier. Mon dieu, comme je t'enviais ta trogne ensavonnée.

Tijs se caressa la barbe.

— J'ai commencé trop tard à la laisser pousser. On dirait du fil de cuivre, mon vieux. Mais pour une raison quelconque, ça semble quand même plaire aux femmes.

Henri l'examina de nouveau.

— Tu vas profiter un peu de ta permission maintenant, mais tu n'es pas du genre à vivre de tes rentes. Je le vois tout de suite. Moi qui pensais que les Indes rendaient les hommes indolents.

— L'erreur habituelle. L'Européen n'est pas indolent. Il travaille dur, beaucoup trop même. Quand on a été dans les cultures, comme moi, eh bien, on creuse vite fait sa propre tombe. La plupart rentrent avec un paquet de sous, mais raides morts. Pas moi.

Pour la première fois, une lueur d'intérêt s'éveilla dans l'œil d'Henri. Tijds le noir poursuivit.

— Je commence seulement à vivre. Il faut que je fasse la noce pendant un mois ou deux. Je vais me marier, mais je ne suis pas fiancé. Je suis trop vieux pour ces sottises-là. Le mariage donc, tout de suite. Mais pas avant d'avoir bien fait la bringue. J'ai pensé à toi pour me guider dans la ville. Je ne connais pas les établissements.

Il exposa grossièrement ses désirs et projets. Il prit la cruche et se servit son quatrième verre.

Il posa une question crue à Henri.

— Non, dit Henri, je suis impuissant.

— Im... ?

— Complètement. Je m'en balance. C'est bien plus tranquille ainsi.

Ils en parlèrent encore un peu. Tijds le noir ne cessait d'arborer le sourire du supérieur, mais l'autre ne s'en offusqua pas.

Petit à petit, la langue d'Henri se déliait. C'était de cela qu'il vivait : parler et observer. Par moments, ils n'arrivaient plus du tout à se voir.

— Je vais quand même aller ouvrir la fenêtre d'un cran.

Lentement, quasi mollement comme à son habitude, il alla à la fenêtre. Une fois revenu à son bureau, il lança :

— Nous sommes tous deux nés à une drôle d'époque, toi et moi, autour de 1870. Je suis de 1873.

— Moi de 1872. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— A vrai dire ce n'est que maintenant que ça le devient. Nous avons été élevés dans l'esprit fin-de-siècle. La seconde moitié du dix-neuvième siècle est la période du déclin le plus absurde de l'histoire de l'humanité. Du progrès technique à une vitesse ahurissante, et du déclin culturel tout aussi ahurissant. La technique n'a rien à voir avec la culture. « Ce siècle brillant et stupide », comme un Français a dit un jour à propos de cette époque, c'est-à-dire la nôtre. Il a rapproché ces deux notions. La beauté est morte depuis un demi-siècle ou plus, morte et enterrée. Il suffit de voir les nouveaux quartiers de la ville. On peut s'en donner à cœur joie ici. Tout est inepte. La musique : frivole et inepte. La peinture : grincheuse et inepte. La mode : ridicule et inepte... Un autre verre ?

— Non, merci, quatre ça suffit.

— Une cigarette alors... Nous nous sommes comportés comme des singes ridicules, avec nos pantalons à carreaux, nos gros gourdins, nos gilets criards. Nous avons été de petites brutes et des écervelés. Nous trouvions cela exquis. Cela faisait fin-de-siècle. Nous étions las sans avoir travaillé, nous sommes toujours las, toujours les mêmes petites brutes écervelées amorphes – sans avoir travaillé.

— Alors fais quelque chose.

— Merci bien. Toi, tu es les Indes. C'est autre chose. Moi, je suis l'Europe. Je suis las... Il ne faut pas croire que j'aspire au changement. Pas le moins du monde. Je trouve juste que tout cela est d'une drôlerie sans fin. Nous sommes en janvier 1913. Cela fait déjà 13 ans que la fin-de-siècle traîne son existence inepte. C'est à hurler de rire. Mais nous autres Occidentaux, nous ne rions plus. 13 ans déjà que le siècle a dépassé sa mort officielle. Je ne comprends pas. On dirait comme ça, l'homme n'institue pourtant pas son calendrier pour rien. Un nouveau siècle devrait donner une impulsion au renouveau. Mais il semblerait qu'il en soit autrement. Un nouveau siècle n'a pas plus de sens qu'un caleçon neuf ; ça non plus, personne ne s'en rend compte. Ou alors l'esprit de l'époque est plus fort que l'homme. Le vieux caleçon nous va encore, et le tissu est très résistant. Enfin, rien d'étonnant à ce qu'il soit plus résistant que l'homme que je suis.

— Tu es toujours le drôle de zèbre d'autrefois.

— Je suis plus qu'autrefois. Je sais à présent que j'étais formé pour devenir un élément de décor. Et je peux me délivrer le certificat : je suis un bon élément de décor. Je suis capable de présider dignement un conseil d'actionnaires sans trop connaître les affaires ; il y a toujours un vice-président ou un secrétaire qui a les réponses. Je suis un bon élément de décor. Il ne faut pas sous-estimer cela. A la bourse, je suis l'ombre de mon père. Mais j'ajoute à son prestige parce que je suis une ombre impressionnante. Sans moi, il n'est pas grand-chose en vérité, un homme sans ombre n'est qu'un nigaud. Lorsque nous sommes présents ensemble, c'est la firme Tastenbreker & Leroy qui répond présente.

Il vida son verre, s'avachit encore un peu plus, fixa le plafond.

— Je donne ma pleine mesure aux enterrements. Tu devrais voir ça, mon vieux. Vêtu de noir, mon magnifique haut-de-forme à la main, le visage blafard et impassible, je sais admirablement me tenir comme foudroyé près d'une tombe. Personne ne sait le faire comme moi.

Il rit, sans quitter le plafond du regard.

— Cette fenêtre me donne quand même un peu froid dans le dos.

Il alla la refermer.

[...]

LUPANAR

Une chose qu'il ne voyait pas ouvrit la porte d'entrée en s'effaçant derrière. Le vestibule baignait dans un rouge feutré, avant tout très sombre. Au centre, un couloir desservait des chambres, faiblement éclairé. Sur le côté, la bouche du couloir faisait comme un trou. De l'autre côté, derrière un bureau, était assis un homme mutique. Dans la lueur sombre, sa grande figure ne parut pas rouge, plutôt verte, très renfrognée, grêlée de profondes marques vertes.

— Voici Benjohan, le boubic, dit Henri. Bonjour Benjohan.

Il salua cordialement. Tijs ne comprit pas. Il crut que c'était un nom de famille.

L'homme hocha la tête, muet. Il détacha des contremarques d'un rouge vénéneux dans un livre.

— Tu dois allonger une rixdale, c'est le prix de l'entrée, dit Henri.

Tijs paya les deux florins cinquante, Henri rien.

Jamais Tijs n'eût cru qu'un homme largement adulte pouvait avoir aussi peur. Dans le fond, une porte s'ouvrit en grand sur un foyer de lumière rouge clair...

Tijs reprit ses esprits quand une cigarette lui brûla le bout des doigts. Il était installé sur un divan placé contre le mur de la grande salle, à côté d'Henri. Une fille était assise près de lui, ni jolie ni laide, très bête. Une fille était assise auprès d'Henri.

Tijs fut étonné comme celui qui s'attend à entrer dans une pièce silencieuse et déserte, et la trouve silencieuse, mais comble. Il aperçut une horloge, elle indiqua dix heures. Il avait été assis ici depuis peut-être un quart d'heure. Il avait déjà goûté le vin aussi. Il y regoûta. Le vin était bon. Il écrasa la cigarette qui lui faisait mal. Tijs vit soudain les choses très clairement, mais avec une extrême angoisse.

— Quels yeux tu as, dit la fille.

Il esquissa un rictus, et but un autre verre. Il commençait à sentir un peu l'effet du vin.

Henri était tout à côté de lui, mollement incliné en arrière. Il ne regardait personne, il contemplait le plafond.

Il y avait quinze hommes et vingt filles. Ils étaient assis sur des fauteuils et des divans autour de petites tables basses le long des murs, le centre de la pièce était vide. C'était très comme il faut, on discutait en buvant du vin. La chose qui paraissait la plus impossible à Tijs, c'était la correction de ces hommes vis-à-vis de filles seulement vêtues d'une chemise rose, de fin bas roses et de souliers laqués. Mais comment se comportait-il lui-même ? Après un autre verre, Tijs sentit sa poitrine se gonfler. Le voici donc là où il avait voulu aller. C'était énorme, immense ! Mais intérieurement, il était toujours angoissé. Deux messieurs entrèrent, l'un avec un haut-de-forme qu'il n'ôta pas et une pelisse qu'il ne quitta pas davantage. Tijs se rappelait pourtant avoir laissé son pardessus et son chapeau quelque part. Il ne se souvenait pas où. Il y avait une troisième fille à leur table. Elle leur faisait face et buvait avec eux.

Henri tourna la tête, qu'il appuyait contre le capitonnage, en direction de Tijs. Tijs regarda la fille en face d'Henri, puis Henri. Henri sourit.

— Il est encore vert, Finda, dit-il en souriant.

Finda répondit avec effronterie :

— Nous nous occuperons de ça.

Finda portait une chemise de dentelles noires et elle était belle. Soudainement Tijs s'en aperçut.

— Il vaut mieux que tu ne touches pas Finda, elle est trop chère pour un homme qui regarde à la dépense, dit Henri.

Tijs se redressa tout d'un coup.

— Je ne toucherai personne.

— C'est de la bêtise. Tu n'oses pas ?

C'était la fille à côté de Tijs qui disait cela. Elle s'appelait Chabran. C'était elle qui le lui avait dit.

Tijs s'obstina.

— Je ne toucherai personne ! Je payerai, mais je ne vous toucherai pas.

Il disait là une chose inouïe à une femme, à trois femmes.

— Pourquoi ? As-tu peur ?... On nous fait passer la visite.

Ce fut dit avec une grande simplicité. Henri dans son invétération le sentit. Tijs ne le sentit pas. Mais il retrouva un terme très cru et en même temps le mot de sa vie.

— Non, dit-il à la cantonade et bravement, ce n'est pas ça, mais je suis impuissant.

Alors, Henri éclata de rire pour la première fois, ses belles dents à la lumière. Il partit d'un rire fort et sonore. D'autres les regardèrent.

Chabran lui jeta un regard noir.

— Cela n'a rien de comique.

Alors, Tijs devint également lucide.

— Tu auras quand même ton pourboire.

Il lui glissa une rixdale sur le divan. La pièce, saisie avec avidité, disparut dans son bas.

La fille en face fixa Tijs de ses yeux noirs pensifs. Elle savait ce que cela signifiait : impuissant. Toutes ici le savaient. Elles avaient une éducation des plus limitées, mais dans ce domaine, elles savaient tout.

— Je ne comprends pas, dit Finda, vert et impuissant.

Henri n'avait pas tout à fait fini de rire.

— Tu n'as pas besoin de tout savoir. Réjouis-toi du charme du nouveau que j'ai apporté entre ces murs. Mon ami Tijs dit la vérité.

— Tijs, dit Henri, tu es impayable. Mais tu as commencé trop tard.

Seuls eux deux entendirent ces mots.

— Faites donc venir un peu de fromage, dit Henri.

Puis, à Tijs :

— On peut aussi dîner ou souper ici. La cuisine est bonne. Madame a une cuisinière française. Une chaste serveuse apporta du fromage coupé en dés.

L'argent rendait Chabran sentimentale. Elle se lança dans le récit de sa chute. Mais Tijs n'écoutait pas. La tête de la fille se posa un instant sur son épaule. Je vais avoir une tâche grasse, se dit-il. Car il portait un sobre costume foncé. Le peu de front qu'elle avait était encore diminué par la frange niaise. Tijs se trouva fort d'observer cela avec détachement, un tiers qui les regarderait d'en haut, lui et elle. Puis il l'entendit soupirer :

— Mon dieu, toujours ce vin ici ! Tu veux bien croire que je meurs parfois d'envie d'un simple verre d'eau ?

Ceci pour le coup eut le don de toucher Tijs, mais pas Henri.

Lorsqu'elle se leva peu après pour aller s'asseoir auprès d'un autre client, Henri dit :

— Un gentil petit tour. Mais elle le sort trop souvent.

Finda se leva également.

— Tu es un vilain garçon.

Elle s'assit à côté de Tijs, qui ne tarda pas à lui glisser une rixdale. D'un geste rapide, la pièce disparut dans son bas.

Finda était belle. Tijs espérait pouvoir persévérer dans son impuissance. Mais que diable, il avait une volonté tout de même.

— Je le ferai, se dit-il à part lui.

Jusqu'à présent, l'ambiance avait été bon enfant, presque familiale. La reine Finda trônait tranquillement dans ses dentelles noires.

Tijs se sentait fier, et soudain il reprit peur. Ma seconde jeunesse semble être ma première, pensa-t-il. C'était vrai. Il avait peur de gâcher cette jeunesse. Il lui venait de vagues et terribles visions d'effroyables maladies. Et il sentait sans cesse, parmi les vapeurs de tabac il n'avait cessé de sentir, un parfum, léger et pourtant très sucré, pas désagréable, impossible à confondre.

Ses visions n'étaient pas la cause principale de sa peur après tout. Il fut soudain terrifié, mais alors vraiment terrorisé par un rideau de velours noir accroché dans un angle de la pièce, et qui ne bougeait pas. Il était très sensible, presque dément. Il avait vu ce rideau depuis le début, sans jamais l'avoir regardé.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? demanda-t-il en regardant pour la première fois.

— Ce rideau se produira dans un instant, dit Henri, qui avait trouvé un mot charmant. Prends garde. Dix heures et demie vont sonner.

L'horloge au mur fit entendre un tintement podagre.

LE POUVOIR DES FEMMES

L'horloge sonna dix heures et demie. Le rideau noir se fendit, laissant passer un nabot qui claironna dans un cocorico aigu :

— Madame Doom !

On annonçait la tenancière telle une invitée de marque. Passant devant le gnome, il ne lui fallut que quelques pas lourds pour arriver au milieu de la salle. Elle regarda autour d'elle. Vêtue de noir, elle fumait un gros cigare, une canne courbée sous le bras.

— Qu'est-ce que c'est que ça, les filles ? Sommes-nous à un enterrement ?... Allez, Finda joue, Contrepartie chante !

L'éclairage de la grande salle avait quelque chose de nu. La lumière venait exclusivement du plafond, très rose, projetée par trois lustres électriques. Ce n'était ni cru, ni intime. Personne ici ne pouvait se cacher. L'on était parfaitement exposé aux regards des autres. C'était précisément ce qui paraissait le plus saugrenu à Tijs, le comportement formel des hommes avec des femmes ainsi dévêtues et tellement visibles.

Dans cette lumière se tenait à présent une apparition unique. Le spectacle de l'entrée de la tenancière était fameux. Il effrayait les nouveaux. Mais les habitués aussi étaient à chaque fois saisis de la voir faire irruption. Même ses propres filles la regardaient arriver.

Elle se tenait au milieu de la salle au milieu du silence.

— Allez, dépêchez-vous. On ne traîne pas ! Labelliflos danse avec Friolise. La maison n'est pas un cimetière.

Elle regarda autour d'elle, tapa deux coups dans ses mains. Chaque coup était une détonation de pistolet.

— Allez, de la gaieté pour ces messieurs ! ordonna la sinistre maîtresse de maison.

La maison ! Elle ne parlait que de « la » maison. Elle parlait d'une voix inhumainement rauque.

Friolise, qui avait été assise auprès d'Henri, se leva docilement pour aller danser.

Henri se laissa de nouveau aller en arrière et songeait. L'endroit lui était tellement familier, le premier moment passé, il en oubliait presque son entourage, il se perdait dans des méditations.

La maison n'était pas un cimetière, mais elle faisait des morts. Elle en faisait presque incidemment, c'était une maison de joie pour les messieurs.

La tenancière, faisant étalage de fiabilité, maternait ses hôtes, les messieurs. Elle se vantait de la solidité de la maison. Jamais on ne vous y trompait, jamais les filles ne voleraient, le client en avait pour son argent. Elle maternait à la façon d'un despote, redoutable. Elle dorlotait selon des règles très particulières, qu'il ne fallait pas songer à enfreindre. Elle ramenait toujours tout aux messieurs.

Elle disait :

— Ces messieurs aiment le plaisir, ces messieurs ne goûtent pas les tristes mines, allez, de la gaieté pour ces messieurs !

Un de ses traits de caractères, Henri le sentit clairement, était un réel respect pour la classe des messieurs.

Le respect qui dans la capitale néerlandaise attribuait le plus beau canal à la classe des messieurs, les faisant même passer avant les empereurs.

Le respect qui faisait que les métayers de son père venant payer le fermage à Noël le remettaient non pas à monsieur Leroy, mais « au Monsieur ».

Il se souvint de l'histoire de l'asile qui recevait un bœuf chaque année lors de la tuaille. Alors les messieurs faisaient la fête et mangeaient la langue.

C'étaient partout, toujours, les messieurs. C'était partout, toujours, leur plaisir, leur joie qui comptait. Quel mot mystérieux, les messieurs, les Messieurs. Derrière ce mot se cachait le mystère de l'argent.

Dans cette société, seul l'homme pouvait gagner de l'argent. S'il le méritait, il devenait un monsieur. C'était une gratification, une grosse, pour laquelle il n'avait rien à faire. Et quel luxe que d'être un monsieur, quels privilèges cela rapportait-il ! Car cela signifiait en effet aller et ne pas s'écarter, être conduit et ne pas conduire, dire et ne pas se faire dire, être salué et ne pas saluer, – cela signifiait recevoir et ne pas payer, manger la langue et dédaigner la viande.

Il les voyait arriver de loin, les messieurs, les bénis, les exclusifs. La masse leur faisait place large. Ils n'étaient jamais aimables, mais quand ils étaient de bonne humeur, il leur arrivait d'être affables. Ils étaient les véritables régents, peu importe comme était dirigé l'Etat, ils régnaient par la grâce de leurs rebuts. Il se voyait parmi eux. Cette maison existait par la grâce de leurs rebuts. Le Palais Rouge existait par les rebuts d'Henri Leroy.

Oui, c'étaient toujours les messieurs. Mais cela ne saurait durer éternellement. Leur empire était en déclin. Cette maison était leur dislocation. Elle les attirait, mais ne les fabriquait pas. Elle les minait. Elle fabriquait des décadents. Elle était la forme ultime du fin-de-siècle. Après ceci, il y avait soit rien, soit le renouveau.

Il croyait au renouveau. C'était sa seule foi, celle de l'optimiste. S'il fallait qu'il croie en quelque chose, alors il choisissait la foi la plus simple, celle de l'optimiste. Sa décadence se fondait dans son optimisme.

Il voyait cette maison comme un champ de bataille. Ici, l'on dorlotait, mais oui ! Car là où les contrastes étaient si navrants, entre les messieurs et les filles, les abîmes si immenses et infranchissables, entre les messieurs et les filles, il fallait qu'un des deux périlite. Il fallait que les deux périlissent. Les filles minaient le bastion des messieurs. Depuis le fond de l'abîme leur force était minée. Les mineurs sombraient avec les minés. La tenancière menait les travaux de sape. C'était un aspect de sa nature arantelée qu'il admirait, qui lui était presque cher.